

EUGÈNE GREEN

LA BATAILLE  
DE RONCEVAUX

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

LA PAROLE BAROQUE, *essai* (Desclée de Brouwer, 2001)

PRÉSENCES, ESSAI SUR LA NATURE DU CINÉMA (Desclée de Brouwer, 2003)

LA RUE DES CANETTES, CINQ CONTES (Desclée de Brouwer, 2003)

LE PRÉSENT DE LA PAROLE, précédé de LES LIEUX COMMUNS, *poèmes* (Melville/Léo Scheer, 2004)

LA RECONSTRUCTION, *roman* (Actes Sud, 2008)

POÉTIQUE DU CINÉMATOGRAPHE, *notes* (Actes Sud, 2009)

# LA BATAILLE DE RONCEVAUX



EUGÈNE GREEN

LA BATAILLE  
DE RONCEVAUX

roman

*nrf*

GALLIMARD



Ô Grâce, ô rayon salulaire,  
Viens me mettre avec moi d'accord :  
Et domptant par un doux effort  
Cet homme qui t'est si contraire,  
Fais ton esclave volontaire  
De cet esclave de la mort.

JEAN RACINE





### *Pour prononcer les noms basques*

L'accent tonique se trouve en général sur la deuxième syllabe. Pour les mots de plus de trois syllabes il y a un accent secondaire sur les syllabes paires.

Toutes les lettres se prononcent, et ont en général leur valeur latine. Il n'y a pas de voyelles nasales. *R* est roulé, et en début de mot, ou quand c'est écrit *rr*, fortement roulé. *U* se prononce *ou* (sauf en dialecte souletin, où il se prononce comme en français). *G* se prononce toujours comme dans garçon, quelle que soit la voyelle qui le suit, et *j* se prononce comme *y* en français. *H*, du moins au Pays basque du Nord, est aspiré.

Les sifflantes et leur représentation graphique sont les seuls éléments qui puissent dérouter un enfant de Jules Ferry : *s*, qui n'a pas d'équivalent dans l'idiome de cet illustre homme, se prononce avec le bout de la langue qui monte un peu vers les alvéoles pour laisser passer plus d'air, comme en castillan ; *z* se prononce comme *s* initial en français, mais ne représente jamais une consonne sonore, et *x* se prononce comme *ch* en français. Ces trois sons se combinent avec la dentale *t*, en gardant leur valeur propre, pour donner *tz*, *ts*, et *tx*.

Voici quelques noms du texte transcrits selon le système orthographique français, *f* représentant la consonne basque *s* :

Gotzon → *Gotsonn*

Harribizi → *Harribissi*

Donibane Garazi → *Donibané Garassi*

Ur → *Our*

Itsaso → *Itfajfo*

Txomin → *Tchominn*

Jakue → *Yakoué.*

## PREMIÈRE PARTIE



## *Avant le présent*

Quand commence le présent d'un homme? À la naissance? Mais depuis l'union du spermatozoïde et de l'ovule, il est arrivé plein de choses pendant presque un an, et de toutes les façons, ces deux cellules ont aussi, antérieur à leur mariage, un passé infini.

Le présent commencerait-il à partir du premier souvenir? Mais selon les psys, et aussi selon les sorcières, plus fiables, il y a une mémoire cachée, qui remonte bien plus loin que notre apparition dans le monde, et dont les arcanes jouent un rôle actif dans notre vie. En ce qui me concerne, un événement survenu lorsque j'avais cinq ans fait que j'ai tendance à envisager tout ce qui le précède, et dont je ne garde aucun souvenir direct, au passé grammatical, tandis que tout ce qui suit, quel que soit le moment, ne peut être évoqué qu'au présent. C'est une de mes particularités.

Il y a des gens qui disent que votre présent commence à partir du moment où vous savez qui vous êtes. Cela me semble peu sûr, car il y a des personnes qui passent leur existence sans savoir qui ils sont, ce qui, selon ce précepte, les priverait de tout présent. Mais à y réfléchir, qui n'aurait jamais vécu au présent, c'est un peu normal qu'il ne sache pas qui il est.

Même avant de pouvoir dire qui j'étais, j'ai toujours été sûr de ne pas être un Johanno-charcutier. C'est ainsi que je nomme, quand je dois parler français, les habitants de chez moi, un bourg que la République désigne officiellement comme Saint-Jean-Pied-de-Port, et que nous appelons en basque Donibane Garazi, c'est-à-dire, Saint-Jean-de-Cize. Je me définirais plutôt, en ce qui concerne mon appartenance géographique, comme un homme johannique cizien, parce que j'ai tendance à envisager les choses d'un point de vue basque.

Quand des gens cherchent à remonter au-delà d'eux-mêmes, ils sont en général convaincus que leur passé est à chercher du côté de leurs parents. Pour des raisons que j'expliquerai, j'ai eu peu de rapports avec les miens. En revanche, j'ai pu savoir un peu de leur histoire.

Le nom de famille de mon père était Peyrat. C'est aussi le mien, mais je ne l'utilise que pour remplir des formulaires administratifs, et je l'entends lorsque s'adressent à moi les fonctionnaires, qui en France représentent une grande partie de la population. Le nom est d'origine gasconne, et signifierait, selon certaines explications, « chemin semé de pierres », auquel cas il me convient assez bien.

Mon arrière-grand-père était établi à Cambo-les-Bains — que nous appelons Kanbo, sans bains — mais avant lui, on sait simplement que la famille venait de Bayonne (dont — concession à la République — j'utiliserai le nom français, mais qui se dit chez nous Baiona). Il se peut que la tribu ait été à l'origine gasconne, mais elle est devenue entièrement basque. Comme les Gascons sont d'anciens Basques qui se sont laissé romaniser, si ma famille paternelle était occitanophone, sa conversion linguistique ne

représenterait, en fin de compte, qu'un juste retournement des choses.

Mon bisaïeul cambodien-bagnard a fondé dans sa ville d'adoption une pâtisserie, où lui a succédé mon grand-père. Plutôt que de s'associer avec son frère dans l'entreprise familiale, mon père, cadet des deux garçons, a décidé de s'expatrier à Donibane Garazi, et d'y fonder sa propre affaire. C'est là aussi qu'il a épousé ma mère.

Le nouveau commerce johanno-charcutier était une pâtisserie, ce que je n'ai pas encore précisé, bien que cela ne doive pas paraître trop surprenant. Pour éviter toute confusion avec la célèbre enseigne Peyrat de Kanbo, et aussi peut-être pour faire plus basque, mon père a donné à son affaire le nom de jeune fille de ma mère, qui était Harribizi, patronyme signifiant littéralement « pierre de vie ». Il paraît que souvent des clients appelaient mon père monsieur Harribizi.

La grande ferme dans laquelle a été élevée ma mère a été construite au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1712 précisément, et les noms gravés sur le fronton de l'entrée sont Bixintxo et Garzia Harribizi. Un membre de cette famille, prénommé, selon le document, Estienne, était le chef d'une délégation de paysans qui, en 1610, ont sollicité et obtenu, du gouverneur de la place de Saint-Jean-Pied-de-Port, une intervention empêchant que les procès en sorcellerie qui avaient lieu en Labourd n'eussent de suite en Basse-Navarre. Un autre, dont le prénom se réduit à l'initiale S., a participé à la défense de la citadelle en 1814. Ce sont nos seules contributions nominatives à l'histoire, mais notre famille est toujours là.

Les gens dont descendait ma mère ont été, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, de riches paysans. Il a dû y avoir plus de

filles que de garçons, et c'est ainsi que le nom ne s'est pas répandu. Le déclin de leur fortune a commencé avec la guerre de 14, et après la Seconde Guerre mondiale la vie de mes grands-parents est devenue plutôt difficile. Ils ont réussi à élever leurs deux enfants, mais ceux-ci étaient les premiers de la famille à quitter la terre pour pratiquer le commerce. Mon oncle est parti ouvrir un magasin de photo à Hazparne — que la République appelle Hasparren — et maman, après avoir épousé papa, a donné son patronyme à une pâtisserie. Mon grand-père maternel, dont je ne garde aucun souvenir, est mort deux ans après ma naissance, et alors bonne-maman a vendu la ferme, ne gardant comme domicile qu'une dépendance de métayer avec le terrain autour. Cette maison devait jouer un rôle important dans ma vie.

Je ne me souviens pas de ma naissance, et il paraît que c'est normal. Or pour toute une période de ma vie, avant que ne commence le présent, j'ai dans la tête des informations me concernant qui m'ont été rapportées par des tiers, et renforcées parfois par des images, de sorte que le jour de ma naissance n'est pour moi ni plus ni moins réel que ma première journée d'école, qui se situe dans la même préhistoire. Cela m'a donné sans doute un certain recul par rapport à ce qu'on appelle la vie vécue.

Plutôt que de se rendre dans une maternité à Bayonne ou à Donibane Lohitzun, villes situées à au moins une heure de voiture de chez nous, en 1983, quand je suis né, il était courant pour les Johanno-charcutières d'accoucher chez elles. C'est ainsi qu'avait décidé maman, et je ne peux que l'en féliciter. Parmi de nombreuses autres raisons, parce que j'ai eu la bonne idée de venir au monde à une heure du matin le 14 juillet et, dans le morceau du



Pays basque où nous vivions, le 13 juillet au soir n'est pas un bon moment pour être sur les routes, ni pour trouver du personnel médical.

La nôtre était une maison du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la rue d'Espagne, au rez-de-chaussée de laquelle se trouvait la pâtisserie. Mon père et mon grand-père maternel étaient dans les murs au moment de ma naissance, mais, comme le voulaient les mœurs de l'époque, ils n'ont pas assisté en direct à l'événement. L'équipe accouchante consistait en une sage-femme, son assistante, et ma grand-mère.

La maïeuticienne, de la génération de mon aïeule, était très réputée dans le pays. Elle est morte pendant la période dont je dis qu'elle précède mon présent, et donc je n'ai aucun souvenir d'elle, mais en photo elle est très impressionnante. Elle vivait seule, dans une maison isolée près d'Ezterenzubi, et d'après ce qu'on disait, c'était aussi une sorcière, qui partait souvent dans la forêt d'Iraty.

Ma grand-mère m'a assuré que cette dame ne pratiquait que de la magie blanche, ce qui en ferait une magicienne plutôt qu'une sorcière, mais beaucoup de gens étaient de l'avis contraire. En tout cas, pour profiter de ses activités de maïeutique, on l'appelait au téléphone, et elle arrivait rapidement. Elle possédait une mobylette, mais dans l'enclos jouxtant sa maison il y avait aussi un bouc noir, et, lorsqu'elle est venue chez nous pour assister maman, je suis incapable de dire lequel de ces deux moyens de transport elle a employé.

Comment imaginer sa propre naissance ? Comment se voir passant, parmi des flots de sang, de l'obscurité d'une préexistence, où on était pourtant conscient, avec un cœur qui battait et des sens qui fonctionnaient, à ce qui sera appelé le commencement de la vie ? Il n'est pas éton-

nant que cet événement, malgré son rôle fondateur pour chaque homme, reste dans les ténèbres de la mémoire.

J'ai appris par ma grand'mère que ma naissance s'était plutôt bien passée, sans que j'eusse fait trop souffrir maman, et que quelques heures seulement après l'apparition de ma tête, mon père et mon grand-père avaient pu entrer dans la chambre pour découvrir un être rouge mais tout propre, à côté de sa mère affaiblie mais souriante. À ce moment-là la sage-femme, qui s'était retirée pour faire les calculs, est revenue présenter le résumé de mon thème astral. Je n'ai jamais cherché à en apprendre les détails, me contentant de savoir que je suis né sous le signe du Cancer, avec ascendant Bélier.

On a décidé de me donner le prénom de Gotzon. D'un point de vue basque, c'est un choix discutable, puisqu'il s'agit d'un néologisme, inventé au XX<sup>e</sup> siècle par des gens d'un mouvement douteux. Ma grand'mère devait être de cet avis, puisqu'elle m'appelait toujours Aingeru, qui veut dire la même chose, c'est-à-dire Ange. Mais mon prénom officiel ne me déplait pas, peut-être parce qu'il ne m'a été acquis qu'au prix d'une lutte, et que j'ai toujours eu un certain goût pour les batailles.

Le lendemain de ma naissance mon père s'est présenté à la mairie, pour enregistrer mon existence auprès de l'administration française. Or, le fonctionnaire préposé, comme on les appelle dans leur langue, a refusé de m'inscrire sous l'identité déclinée par mon géniteur, soutenant que le prénom Gotzon constituait un acte de cruauté envers le nouveau-né, un outrage à la laïcité, et une atteinte à l'unité de la République. Papa est revenu le lendemain avec un avocat, qui a invoqué plusieurs précédents faisant jurisprudence, et le fonctionnaire pré-

posé, soit qu'il ait été convaincu par ces arguments, soit qu'il ait été effrayé à l'idée que sa résistance pût l'entraîner dans des heures supplémentaires, a finalement accepté d'inscrire Gotzon entre un petit Harrison et une petite Jénifer, vocables d'identité passés sans problème.

Au moment où commencent mes souvenirs, c'est-à-dire mon présent, je parle basque et français, avec une préférence affective pour le premier. Ma grand'mère s'est toujours adressée à moi en euskara, et, selon elle, à la maison mes parents, eux aussi, ne s'exprimaient que dans cette langue. C'est probablement dans le magasin que j'ai eu le plus de contact avec l'idiome qu'on a déclaré être le nôtre quand Henri III de Navarre est devenu roi de France.

Je n'ai aucune réminiscence des moments que j'aurais pu passer dans la pâtisserie Harribizi, mais aujourd'hui, quand de temps en temps j'y entre, et que je pénètre jusqu'au salon de thé, qui n'accueille en général que des touristes, je m'imagine en train d'y jouer tout en écoutant les conversations des clients, toujours en français, et sans doute non moins idiotes que celles qu'on peut y entendre aujourd'hui. La bêtise est un peu comme un moustique, créature dont on dirait, en la regardant se poser sur un mur, qu'elle est absolument inoffensive, mais qui pourtant transmet des maladies graves. La bêtise transmet, parmi d'autres choses néfastes, les langues dominatrices.

J'ai toujours eu des problèmes avec l'école, qui m'a légué beaucoup de mauvais souvenirs. Mon premier contact avec cette institution, en revanche, est perdu dans le brouillard antérieur à ma mémoire. Or il a laissé une impression si forte chez les autres, que j'en ai été largement informé.

Les crèches n'étant pas encore entrées dans nos mœurs, j'ai passé ma pré-scolarité, comme je l'ai dit, dans l'arrière-salle de la pâtisserie Harribizi, mais quand j'ai eu eu quatre ans (c'est la forme grammaticale décontractée recommandée par l'Académie française), on a décidé de me confier à l'école dite maternelle (bien que je n'aie pas de vrais souvenirs de ma mère, l'adjectif que cette école s'attribue me semble abusif), et on a passé tout l'été à me convaincre que j'avais très envie de la fréquenter. Selon ce qu'en raconte ma grand'mère, cette démarche a réussi, car je me suis plus ou moins rangé à l'opinion qu'on me prêtait. Le jour de la rentrée, c'est bonne-maman qui s'est chargée de m'amener au lieu de mon désir.

Je ne sais pas où elle se situait, cette école, ni à quoi elle ressemblait, mais j'en connais l'odeur, parce que je l'ai retrouvée plus tard, à l'école primaire : un mélange de cire — qui vient aussi bien des crayons de couleur que du parquet —, d'encre, de bois, et de petits corps humains. Il paraît que, dès le départ de ma grand'mère, je me suis mis dans un coin, où je suis resté plusieurs heures, la tête baissée, sans ouvrir la bouche. Au moment où tous les enfants sortaient dans la cour, j'en ai profité pour disparaître.

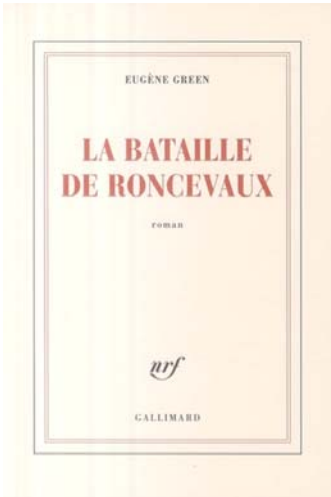
Ainsi j'ai provoqué, sans le vouloir, un grand drame.

Les gendarmes de tout le département ont été mobilisés. Des témoins ont affirmé m'avoir aperçu, toujours en compagnie d'un adulte louche, à Biarritz, à Pau, même à Paris. À la tombée de la nuit la puéricultrice a fait le vœu de se pendre à l'aube, et a aménagé à cet effet, dans sa salle de bains, un nœud coulant attaché à la tringle du rideau de douche. Vers dix heures du soir, en

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 23 octobre 2009.  
Dépôt légal : octobre 2009.  
Numéro d'imprimeur : 74720.*

ISBN 978-2-07-012725-2/Imprimé en France.

170936



# La bataille de Roncevaux Eugène Green

Cette édition électronique du livre *La bataille de Roncevaux*  
d' *Eugène Green*  
a été réalisée le 10/11/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en octobre 2009 (ISBN : 9782070127252)  
Code Sodis : N32384 - ISBN : 9792070287115